

Bleue

« *Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.* » Ces mots qui emplissaient son cœur étaient ceux du jour. Ceux du calendrier posé sur la table de nuit. Ses doigts avaient effeuillé *l'Almanach zen* resté figé depuis plus d'un mois, comme si la vie s'était arrêtée dans cet appartement, un 3 décembre.

Ce calendrier, elle l'avait offert à sa mère lorsqu'il fallut plier le tapis, sortir la lourde bibliothèque et laisser place à un monstrueux lit d'acier. Chaque jour, elle se rendait à son chevet pour lui faire la lecture et, rituellement, tournait une page de l'éphéméride. Sa voix murmurait la citation du jour et remplissait la chambre de mots lumineux. Aujourd'hui, le vide de cette pièce était plein de son absence.

Elle n'était pas venue ici depuis l'hospitalisation de sa mère. Un voile de givre avait recouvert la face intérieure des carreaux. Ce matin, elle ne savait plus sentir s'il faisait davantage froid dehors ou dedans. Elle avança au bord de la fenêtre comme pour tenter de percer ce voile. Son ongle gratta la vitre et récolta la fine pelure du givre. Elle dessina un cœur et colla son œil au bord. Voir à travers les yeux de l'amour, cette quête personnelle l'habitait en profondeur. Elle avait l'espérance. Sa mère l'avait perdue.

Elle se rapprocha d'un cadre photo pour s'y réchauffer. Les couleurs de la Corse avaient passé, comme si le soleil les avait brûlées, mais le chant des cigales, lui, était toujours présent. Elles posaient là toutes les deux devant l'entrée du domaine. Depuis huit ans, elle n'y était pas retournée. Elle resta là, immobile, un bon moment, devant ces souvenirs flottant à la surface de sa peau. Le dépôt de ces images évoquait la trace lointaine de ce qui avait été vécu.

Un coup d'œil lui indiqua que les plantes avaient besoin d'être arrosées. Elle aimait les caresser et leur donner son amour. Depuis qu'elle s'en occupait, elles avaient investi un large territoire. L'appartement s'était mué en véritable serre tropicale.

Elle ouvrit le flacon de Chanel posé sur la commode et l'odeur imposante de sa mère lui rappela ce qu'elle était venue faire.

Elle ramassa quelques effets personnels et saisit une nouvelle pile de livres de la grande bibliothèque : son réservoir à histoires, se disait-elle. Pour sa mère, il s'agissait bien plus que d'histoires. Les livres habillaient tous les murs du salon de cette ancienne professeur agrégée de lettres. Elle avait érigé un temple à la littérature, l'autel d'une langue sacrée. Ici gisaient des œuvres numérotées, parfois signées qu'il ne fallait surtout pas toucher. Un musée que la forêt avait recouvert d'une touche de vie.

Elle enclencha le répondeur téléphonique, juste pour entendre encore une fois la voix maternelle. Elle restait là, à écouter cette vibration disparue. Celle qui avait une vie foisonnante de culture, délicieuse d'appareils, éblouissante d'amitiés du monde littéraire, avait vu son monde englouti dans un silence béant, depuis qu'elle ne parlait plus.

C'est elle maintenant, sa fille, qui remplissait l'espace de mots pour faire danser la poésie et combattre cette rigidité qui gagnait du terrain dans chaque microcellule du corps de sa mère.

Les livres étaient la seule passerelle qui les reliait mère et fille. La première les lisait, la seconde en écrivait.

Sa mère avait indéniablement classé hors littérature les ouvrages de développement personnel qui l'intéressaient et lui avait instamment demandé de ne pas publier ses bouquins new age sous son nom, pour se préserver d'éventuelles éclaboussures.

L'objet livre, c'est ce qu'elle avait trouvé de mieux pour vivre cette ultime traversée mère-fille, dont l'issue n'avait aucun secret pour personne. Elle aurait voulu lui écrire, dire les silences qui s'étaient emparés de cet espace entre elles deux, mais son feutre auparavant bavard retenait son encre derrière le plus large barrage de haute montagne. Leur relation était devenue électrique.

À l'annonce de la maladie, sa mère disait qu'elle aurait préféré être écrasée par le poids de ses livres. À la place, on lui avait remis un scénario pire que celui du *Titanic*, une fin tragique qu'elle résumait en : « *Mourir les yeux ouverts, pris dans la glace, sans même pouvoir crier.* » Comme un roc, elle avait reçu le verdict. Ne pas pleurer, rester digne, devenir acier, devenir glacier.

Elle glissa la nouvelle pile de livres en vrac dans un sac en tissu, traversa la jungle du séjour et poussa la porte de l'appartement. Le parquet habituellement bruyant s'était tu.

Un vent glacial gifla son visage et lui vola une larme. La neige avait saupoudré l'espace-temps. Paris était méconnaissable. Combien de temps avait-elle passé dans cet appartement ? Seule l'épaisseur de la neige fraîche sur les pare-brise parlait.

Elle mit en route le moteur, attendit que le chauffage eût rempli l'habitacle. La neige promettait une belle pagaille sur la chaussée. Elle finit par sourire à la vie. Après tout, rien ne pressait, ce mois de décembre n'en finissait pas de s'étirer. Noël n'avait jamais été aussi proche et aussi loin en même temps.

Elle s'engagea dans la circulation. Rouler au pas avait pris plus d'une heure. Heureusement, le boulevard offrait de nombreuses places pour se garer. Elle rangea sa petite Peugeot et, avant de s'extraire du véhicule, prit une grande inspiration comme avant une longue apnée.

Sa mère demeurait désormais dans l'établissement de soin le plus luxueux de la région parisienne. Un voiturier montait la garde devant un parterre de Ferrari. Un tapis rouge se déployait jusqu'à l'entrée principale, encadré par des potelets et cordelettes dorés. Un mélange de Cinquième Avenue et de Hollywood. Elle avait beau y venir tous les jours, son regard ne cessait de s'interroger sur la réalité qu'il côtoyait. Ici ou ailleurs, la maladie n'était-elle pas la même, cueillant et dépouillant patiemment les patients devant les familles impuissantes ? Une question, cependant, restait en suspens : dans ce monde, fallait-il réussir à mourir, comme on doit réussir sa vie ?

Sa mère pensait autrement. Ce lieu, elle l'avait choisi au nom de sa dignité pour son service et sa tenue irréprochable.

La porte de la chambre était grande ouverte. Elle fit signe à l'infirmière qui aussitôt lui répondit :
« *Je vous laisse tranquille.* »

Sa mère se tenait là comme un oisillon fragile. Ses paupières s'étaient closes depuis quelques jours sous le poids des traitements. Le scénario tragique avait tenu toutes ses ignobles promesses. Sa mère avait perdu progressivement l'usage de ses mains et sa masse musculaire avait réduit au point d'immobiliser son corps dans la glace. Une glace qu'aucune chaleur matérielle ou humaine ne pouvait faire fondre. Une glace qui pétrifiait tout sur son passage.

Le rythme de la vie s'affichait sur l'écran de contrôle de la machine qui l'aidait à respirer. Chaque fraction de minute était un pas de plus vers l'inconnu d'une destination d'où personne n'était jamais revenu.

Elle embrassa sa mère sur le front, saisit un livre au hasard au fond du sac en toile et commença à lire. Sa voix calme découvrait les mots alignés sur la page et s'y accrochait comme aux cailloux du petit Poucet. Lire pour sa mère les mots des écrivains qui avaient accompagné sa vie entière, c'était lui offrir la présence de cette famille qui avait tant compté pour elle. Ses yeux se posaient sur l'écriture sans savoir où elle allait. Elle se confiait à la pensée qui les avait engendrés. Elle traversait le gué d'une page à l'autre dans le flux de la mélodie des mots. « *Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.* » À l'instant même où elle prononça ces mots, un frisson la balaya depuis la pointe de ses pieds jusqu'à l'extrémité de son cuir chevelu. Elle suspendit son souffle dans la densité de cette phrase qui revenait à elle, comme un signe du destin. Elle posa le livre et prit la main de sa mère entre ses mains. Pour la première fois, elle la vit autrement.

Vêtue d'un linceul de neige, elle reposait là. Une puissante tranquillité émanait de son étreinte avec la vulnérabilité. Elle la croyait éteinte, pourtant, c'est sa lumière qui éclairait cette pièce. Elle ne l'avait jamais vue aussi authentique qu'à cet instant.

Un tout autre silence prit place. Un silence vivant de présence. Un état de paix profonde qu'elle n'avait jamais goûté irradiait par sa mère et à travers elle, sans limites, comme si la frontière des corps avait disparu. Une sensation d'apesanteur dans l'abandon à l'instant. Son cœur foudroyé l'arrachait à qui elle était pour lui offrir des cieux infinis. Une larme échoua sur le rebond de sa lèvre supérieure. Elle goûta le sel. L'humilité incarnée de cette présence venait abreuver ses terres arides dans un baiser sacré. À cet instant, il était réalisé l'invincible été, l'immensité d'un bleu qu'elle ne saurait oublier. Respirer cette éternité, choisir de l'offrir au monde.

L'infirmière rentra précipitamment dans la chambre, le bip aigu de la machine était ininterrompu. Elle lui posa une main sur l'épaule et lui annonça : « *Elle est partie.* »

Elle resta là un moment. Quand elle sortit de la chambre, une douce sérénité l'enveloppait. Elle traversa les couloirs et réalisa que les morts n'étaient pas ceux qu'elle croyait. N'était-ce pas plutôt tous ces égarés, au milieu de cette fourmilière, agités par la peur pour mieux se sentir vivant ?

Chacun de ses pas résonnait sur le sol de marbre blanc, la renvoyant dans le monde, porteuse d'un trésor. Elle passa devant le voiturier. Tout ce qui l'avait jusqu'alors tant questionné lui semblait maintenant juste, comme si chaque chose était à sa place.

Elle retourna dans l'appartement de sa mère, elle était plantée là, au milieu de la serre tropicale. Sur la commode, le flacon de parfum et à côté un petit paquet, emballé d'un ruban rouge avec l'étiquette de son prénom. Comment ne l'avait-elle pas aperçu ce matin ? Elle prit le cadeau, dénoua délicatement le ruban et découvrit un magnifique cahier assorti d'un feutre bleu ciel. Elle saisit le feutre et ouvrit le cahier aux lignes encore vierges. Une barrière de glace rompit en elle. Le barrage de l'encre céda sous le poids de la fonte glaciaire. Un flux de mots coulait comme un chapelet de lumières.

Elle remuait la langue de la pointe de son stylo, léchant la feuille d'une encre bleue. Dans ce tendre baiser, chaque mot avait mué, érodé par le flot. Goûter la sève des mots, plus de sens, juste l'essence du verbe « aimer » qui prenait chair.